

Journées de l'économie 2009

Autour de Marx

Vendredi 13 novembre

Pierre Dockès

Marx et les crises

Les retours périodiques des crises et de Marx.

[Derrida, *Spectres de Marx*, 1993]

Observations initiales

- Une attention permanente de Marx et Engels aux crises de leur temps : 1848, 1857
- Il n'existe pas de théorie marxienne unifiée des crises et du cycle. des contradictions. Cf. *History of economic analysis* de Schumpeter.
- Les causes profondes ne sont pas monétaires ou financière, mais la monnaie est une condition des crises et la spéculation financière est inhérente aux périodes de surproduction, fournit un palliatif momentanés et « hâte l'irruption de la crise, en augmente la violence ».
- Nullement une simple crise de sous-consommation.
- De la crise au cycle : dès le *Manifeste du parti communiste* (1848) [et *Le Capital*, L. 1, chap. XXV, Pléiade, I, 1148]. Périodicité # 10 ans (« activité ordinaire, production à haute pression, crise, stagnation »). D'amplitude croissante, elles « menacent de plus en plus l'existence de la société bourgeoise » [Marx-Engels, *Manifeste*, Pléiade, I, 167]
- Les crises inhérentes au fonctionnement du capitalisme à maturité (grande industrie, armée industrielle de réserve, crédit, marché mondial), l'expression de la « révolte des forces productives » [*id.*].

1. Les crises, expression de « la révolte des forces productives »

- « Depuis plusieurs décennies, l’histoire de l’industrie et du commerce n’est que l’histoire de la révolte des forces productives contre les rapports de production modernes, contre le système de propriété qui est la condition d’existence de la bourgeoisie et de son régime [...] Il suffit de rappeler les crises commerciales ... » [*Manifeste, id.*].
- Marx et Engels, dès le *Manifeste*, développent leur *philosophie de l’histoire*, le matérialisme historique [cf. Avant propos à *Critique de l’économie politique*, Pléiade, I, 271].
 - Aujourd’hui (en 1848 !), *le mode de production capitaliste a fait son temps*, ses rapports de propriété sont devenus des entraves, comme jadis les rapports féodaux. Et « ces chaînes seront brisées ».
 - La société a trop de marchandises, trop d’industrie, trop de capital *par rapport aux institutions bourgeoises*. La bourgeoisie surmonte les crises par la destruction des forces productives et l’extension du marché mondial. Ainsi « elle prépare des crises plus générales et plus profondes, tout en réduisant les moyens de les prévenir ».

2. Les conditions permissives des crises

A. Le caractère double de la marchandise

Valeur d'usage et valeur d'échange, valeur (cf. l'exposé d'A. Orléan).

B. L'existence de la monnaie, la séparation de l'achat et de la vente

- L'argent ouvre la possibilité des crises. *Une critique de la loi des débouchés.*
- Le circuit M-A-M (marchandise-argent-marchandise) :
 - M – A : c'est la vente ou *réalisation* : la valeur qui est dans la marchandises doit se réaliser, et elle ne se réalise que par la vente sur le marché, contre de l'argent. Il faut une demande solvable pour ces marchandises. Elle peut faire défaut.
 - A – M : l'achat, l'argent peut ne pas vouloir ou ne pas trouver à s'investir. D'où thésaurisation.
- L'argent, *marchandise universelle*, comme moyen de paiement ouvre la possibilité du crédit. Du recours excessif au crédit à la course à la liquidité : « le retournement brutal d'une économie à crédit en économie au comptant ajoute à la panique pratique l'effroi théorique ».
- Le circuit A-M-A'. La mauvaise chrématistique d'Aristote. Comment obtenir A' si « l'argent ne fait pas de petit » ? Certes, le capital commercial ou usuraire génère des profits, mais à somme nulle : les uns au détriment des autres, une nation au détriment d'une autre.

3. L'accumulation du capital, ses difficultés

- L'accumulation du capital comme loi inhérente au capitalisme (« accumulez, accumulez, c'est la loi et la prophète »).
- Pour que A' soit possible, il faut que l'argent se fasse capital, s'investisse en capital variable V et constant C , qu'il y ait création de plus-value M , *et* que la valeur dans les marchandises puisse se réaliser.

C

- $A - \frac{C}{V} - Y - A'$, donc 3 moments : accumulation, exploitation, réalisation

- Les difficultés peuvent se trouver aux différents stades :

1. A peut ne pas pouvoir se convertir en capital, soit en C , soit en V . Ex. : si le *prix* des matières premières s'est élevé, C va absorber une trop grande partie de A , et il n'en reste pas assez pour V , d'où chômage et/ou baisse des salaires etc...

2. au niveau de l'exploitation, soit de l'extraction de la plus-value

3. Y peut ne pas pouvoir se vendre : surproduction en valeur par rapport à l'argent disponible, aux besoins solvables. Il peut y avoir surproduction de marchandises et pléthore de capital.

4. La crise de réalisation

A. Pas une simple crise de sous-consommation, la critique de Sismondi

- La thèse de Sismondi. Le capitalisme industriel se trouve structurellement dans une situation d'insuffisance de demande du fait particulièrement de la faiblesse des salaires. Sa critique :
- L'exploitation de travailleurs, l'inégalité pré-existent au capitalisme, or les crises n'apparaissent qu'avec le capitalisme industriel.
- Des salaires au minimum socialement nécessaire n'interdisent pas l'accumulation équilibrée (cf. infra).
- Et des salaires plus élevés sont souvent payés en fin d'expansion [Pléiade, I, L.I, 1122-30].
- Mais pas davantage de crise du « profit squeeze » (une « niaiserie »).

(le texte d'Engels)

« La sous-consommation de masse, la restriction de la consommation des masses au strict nécessaire à la reproduction n'est pas un phénomène nouveau. Cela a toujours existé depuis qu'il y a eu des classes exploiteuses et des classes exploitées. Par conséquent, alors que la sous-consommation a été un trait permanent depuis des milliers d'années, l'effondrement des marchés dans les crises résultant d'une surproduction est caractéristique des cinquante dernières années. La sous-consommation des masses est une condition nécessaire de toute société basée sur l'exploitation, y compris par conséquent de sa forme capitaliste ; mais c'est le mode spécifique de production capitaliste qui génère les crises. La sous-consommation des masses est donc une condition préalable des crises, et elle joue dans leur développement un rôle reconnu depuis longtemps. Mais elle ne nous dit pas grand chose sur pourquoi les crises existent aujourd'hui et pourquoi elles n'existaient pas auparavant. » [Engels, *Anti-Dühring*].

*B. Théorie de la croissance équilibrée dans une économie à deux sections,
le « manège » de Tugan-Baranovski*
§1. La croissance équilibrée

L'accumulation équilibrée (tout ce qui est produit est vendu) est possible avec deux sections : la *section 1* produit les moyens de production, la *section 2* les moyens de consommation : chaque section s'achète à elle-même et achète à l'autre [*Le Capital*, L. II, sect. III].

Une des lois marxiennes majeures est l'augmentation de la composition du capital : poussée par la concurrence, l'économie devient plus capitalistique.

L'équilibre dynamique suppose que la section 1 augmente en proportion (on produit plus de machines destinées à la production de machines et de moyens de consommation). C'est la dynamisation de la loi des débouchés.

Mais l'équilibre n'est pas automatique : d'où la crise *sectorielle* qui peut se *généraliser*.

§2. Le « manège » de Tugan-Baranovski

- *Même si la capacité de consommation des masses est bloquée, il suffit que, poussés par la concurrence, les capitalistes achètent toujours plus de machines pour produire des « machines » pour que l'accumulation équilibrée puisse se continuer.*
- *C'est la mort de la théorie simple de la sous-consommation : l'investissement en « machines » suffit à tirer la croissance équilibrée dans cette économie bi-sectionnelle. Et la base de consommation peut rester étroite.*
- Tugan Baranoski a tiré de cette analyse marxienne son idée du « manège » (que Rosa Luxemburg critiquera, une critique que Marx lui-même avait déjà esquissé, nous le verrons)

C La crise de réalisation : Marx explicité par Rosa Luxemburg

- Marx : la réalisation dépend : 1) de la proportion entre les sections (cf. supra) *et* 2) du pouvoir de consommation de la société. Or celui-ci dépend des conditions antagoniques de répartition et est donc réduit à *un minimum social variable*.
- Si l'équilibre dynamique est théoriquement possible, l'édifice de la demande de moyens de production devient de plus en plus colossal alors qu'il est construit sur la base d'une demande de biens de consommation # constante : une pyramide posée sur sa pointe.
- D'où l'instabilité : de cette contradiction croissante naît une certitude de crises toujours plus graves.
- Cette idée, esquissée chez Marx, est développée par Rosa Luxemburg : la demande globale est toujours plus une demande de machines pour produire des machines, mais l'investissement n'est réalisé par les capitalistes que s'ils ont des anticipations d'une demande finale toujours plus grande.
- Marx insiste sur l'idée que les crises sont résolues temporairement par l'élargissement du marché. Repris et amplifié par R. Luxemburg). Fatalement cette « solution » aux crises rend plus difficile la solution aux futures crises.

Marx et la crise de réalisation : les textes

Il y a contradiction entre les conditions de l'exploitation et celles de la réalisation

«Les conditions de l'exploitation directe et celle de sa réalisation ... diffèrent ... de nature. Les unes n'ont d'autres limites que les forces productives de la société, *les autres la proportionnalité des diverses branches de production et le pouvoir de consommation de la société.* Mais celui-ci n'est déterminé ni par la force productive absolue, ni par le pouvoir de consommation absolu. Il a pour base les conditions de répartition antagoniques qui réduisent la consommation de la grande masse de la société à un minimum variable dans des limites plus ou moins étroites ... Il faut par conséquent constamment élargir le marché ... Cette contradiction interne tend à être compensée par l'extension du champ extérieur de la production. Mais, plus les forces productives se développent, plus elles entrent en conflit avec les fondements étroits sur lesquels reposent les rapports de consommation ... » [Marx, *Le Capital*, Livre III, éd. soc. T II, 257 et Pléiade, II, 1026]

« La raison ultime de toute véritable crise demeure toujours la pauvreté et la limitation de la consommation des masses en face de la tendance de la production capitaliste à développer les forces productives... » [id. respectivement 145 et 1206].

5. La loi de baisse tendancielle du taux de profit et les crises

A. une loi marxienne fondamentale

On se situe au niveau des conditions de l'exploitation (formation de la plus-value) [*Le Capital*, L. 3, 3e Section]. Toute la plus-value, donc tout le profit, ne vient que de l'exploitation de la force de travail, donc du seul capital *variable*. L'accumulation en capital constant ne produit *directement* aucune augmentation de plus-value (et de profit).

- Comme le *taux* de profit r est la masse de profit rapportée à la *totalité* du capital, il diminue avec la proportion de capital constant ($q = C/V$: composition du capital, $m=M/V$ ou taux d'exploitation).
- Or la concurrence pousse les capitalistes à accroître C par rapport à V : q augmente

$r = M/C+V$ ou $r = \frac{m}{q+1}$: si q s'accroît, r baisse, donc le taux d'accumulation $\alpha = r$

- Il existe des « contre-tendances » :
 - Tout ce qui augmente m : allongement de la durée et intensité du travail, et surtout baisse de la *valeur* de la force de travail (V) par accroissement de la productivité (machines) dans la production des moyens de consommation (illimité).
 - Tout ce qui réduit q : la baisse de la valeur du capital constant par le commerce international, le colonialisme et surtout *l'accroissement de la productivité* dans la production des moyens de production (illimité)
 - Donc l'accroissement de la force productive agit *indirectement* à la *hausse* de r

B. Le cycle

- Dans les phases d'expansion, il y a une forte poussée de l'investissement, donc croissance de q et baisse de r . Lorsque le taux de profit devient trop faible, c'est la crise.
- Avec la crise, puis dans la dépression, les contre-tendances se mettent (ou sont mises) en place, d'où hausse de r .
 - Il y a effondrement de la valeur du capital C (dévalorisation brutale du capital).
 - Dévalorisation du capital par « usure morale » et « mise au rencard ».
 - Il y a une pression accrue à la hausse de m : plus-value *absolue* (durée, intensité du travail) ; plus-value *relative* (réduction du salaire réel avec le rôle de « l'armée industrielle de réserve », effort d'accroissement de la productivité).
 - Marché mondial et colonialisme pour les débouchés du capital et pour les approvisionnements en matières premières pour faire baisser q .
 - Accroissement de la vitesse de circulation du capital, rôle du capital par actions.

C. Vers la crise : concentration du capital, spéculation, excès de crédit

- Critique : le fort taux d'accumulation en C pendant l'expansion produit une baisse *régulière* du taux de profit, et du taux d'accumulation lui-même : ralentissement, mais non crise avec brutal retournement.
- Marx esquisse une réponse : à la fin de l'expansion, le taux de profit « productif » baissant, certaines réactions capitalistes s'imposent :
 - Un accroissement de la *masse minimale de capital individuel* et donc un *processus de concentration du capital* et d'extension des affaires permettant pour les « gros » capitalistes de compenser la baisse du taux par une masse plus élevée de profits
 - *Spéculation, gonflement abusif du crédit* : la masse des petits capitalistes « est ainsi contrainte de s'engager dans la voie de l'aventure : spéculation, gonflement abusif du crédit, bluff sur les actions, crises » [éd. sociales : L.3, t.1, 263]. Il y a donc un maintien, voire un accroissement artificiel du taux de profit dans les phases terminales de l'expansion.

6. Une analyse marxiste de la crise actuelle

- A. *Rappel sur la crise actuelle : une crise d'abord financière*
- B. *Marx et les crises financières*
- C. *Inégalités, sous-consommation et crédit aux ménages*
- D. *Une crise de sur accumulation en 2000-01 ?*
- E. *Le capitalisme a changé*

A. *Rappel sur la crise actuelle : une crise d'abord financière*

Facteurs macro-économiques : le crédit ou l'épargne, les États-Unis et la Chine

Crise immobilière et financière aux États-Unis : la spéculation et l'effet de levier ont induit une bulle immobilière. La volonté des banques de ne pas conserver dans leur bilan des créances sur des emprunteurs de mauvaise qualité, titrisation. Les « *subprimes* » titrisés comme lieu du déclenchement.

Excès généralisé du recours au crédit par les banques d'I, les *hedge funds*, les *LBO*, et ... les ménages. Effets de levier énormes. Le rôle des innovations financières (Marx était très attentif à celles de son temps).

La crise de liquidité des banques. Lente montée des défaillances des particuliers, perte de confiance dans les véhicules porteurs des titres regroupant ces créances, généralisation de la défiance de chacune envers chacune. D'où la crise du marché monétaire (interbancaire).

La crise du crédit bancaire : elle induit la course au « cash », un brutal dénouement des effets de levier (Marx : « *le retournement brutal du marché à crédit en marché au comptant ajoute à la panique pratique l'effroi théorique ...* »)

Crise boursière. Elle induit une dévalorisation du capital et des actifs des banques (le capital s'évanouit, rôle du « *mark to market* »). D'où le renforcement de *la crise de liquidité* et *le passage à la crise de solvabilité des banques*.

L'aléa moral, la faillite de Lehman Brothers(15/9/08), la panique des banques et l'effondrement systémique.

B. Marx et les crises financières

Marx est loin de négliger le rôle des phénomènes financiers, du crédit en excès, des innovations financières (sociétés par actions en particulier). Il souligne le « retournement brutal » vers le « cash » lorsque les valeurs des marchandises cherchent à tout prix à se transformer en argent, le rôle de la spéculation.

Dans ses études *concrètes* des crises, c'est sur ces aspects que lui et Engels mettent l'accent [*La crise*, 10/18, partie descriptive].

Mais, d'un point de vue théorique, il les considère comme :

- Une condition permissive des crises
- Un élément déclencheur
- Une cause majeure d'accroissement de l'amplitude des crises
- La cause d'un « retournement brutal » par le maintien artificiel d'un taux de profit élevé dans les fins d'expansion

Les causes essentielles des crises sont localisées, pour lui, du côté de la réalisation et de la sur-accumulation du capital. Peut-on les retenir aujourd'hui en les articulant à l'excès de crédit ?

C. Inégalités, sous-consommation et crédit des ménages

Stagnation des salaires et inégalités croissantes :

- Aux États-Unis, les revenus du 1/100^e d'Américains les plus riches représentent 20 % de la somme des revenus, et la moitié de la population ayant les revenus les plus faibles en représente 12,6 %
 - Le salaire minimum fédéral s'est accru de 35% depuis 1980 *nominalement*, mais stagne réellement.
- 80% de la population américaine a vu ses revenus stagner. Les 5% de familles les plus riches ont pratiquement concentrés toute la croissance des revenus. Le 1% les plus riches a doublé et le 0,5% a triplé.

D'où la base *réelle* pour une consommation croissante n'existe plus !

D'où le recours au crédit comme *compensation* de la stagnation du pouvoir d'achat [Artus, 2008, Artus et Viard, 2008, et la critique de Johsua, 2009].

Une *nécessité* pour les ménages. Une *opportunité* pour les banques. Une *facilité* pour l'État (Greenspan et les taux d'intérêt faibles).

Le crédit et la bulle immobilière qu'il a engendrée sont la seule base d'accroissement de la demande. Le choc inflationniste en 2007-08 finit par produire une *baisse* du pouvoir d'achat (pétrole, MP).

Donc une crise de réalisation dont les fondements sont les rapports de répartition antagoniques, la stagnation du pouvoir d'achat et le recours excessif au crédit, jusqu'à son effondrement.

Marx et Engels critiquent la théorie de la sous-consommation, mais ils ne pouvaient qu'entrevoir les effets d'une stagnation du pouvoir d'achat des ménages sur le recours massif au crédit, encouragé par les banques et les autorités monétaires.

D. Une crise de sur-accumulation en 2000-01 compensée artificiellement

Il n'y a aucun sur-investissement en 2007-2008, en revanche, il y a une tendance au sur-investissement en 2000-2001.

En effet, à la fin des années '90, on assiste avec les nouvelles technologies à une envolée de l'investissement dans l'ambiance de « la nouvelle économie ». La crise de 2000-01 est donc analysable comme crise de sur-accumulation du capital, crise sectorielle (NTIC), mais dont les effets ont été généraux.

La réponse à la crise a été la politique de facilité monétaire de la Fed dirigée alors par A. Greenspan, baisse des taux, croissance rapide des liquidités, du crédit, des effets de leviers... D'où des bulles financières et immobilières et la montée de la spéculation entre 2005 et 2007, la dérive inflationniste en 2008.

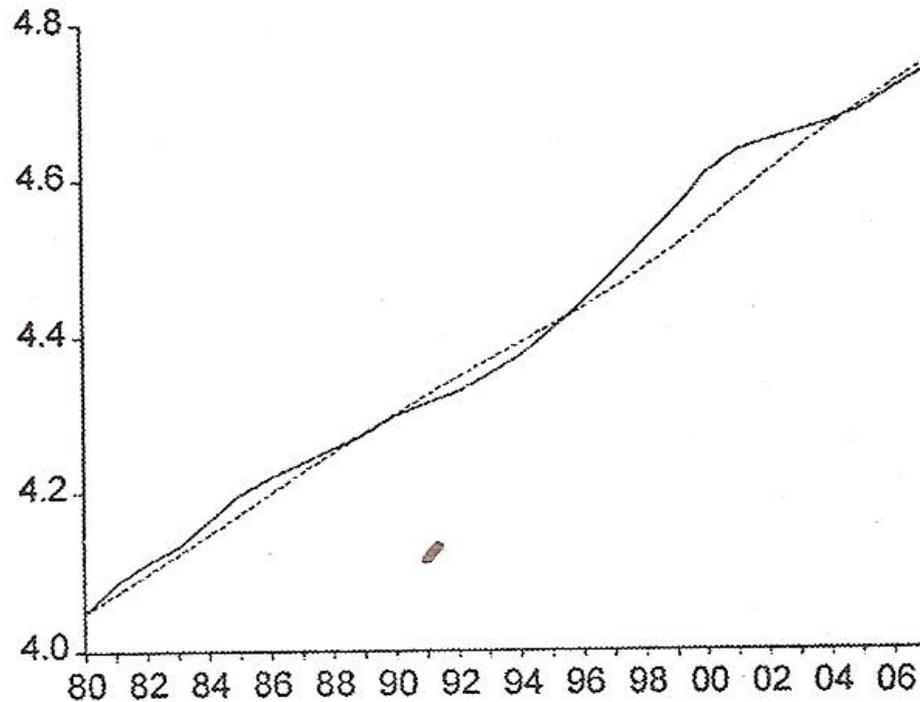
La spéculation, « l'aventurisme », le crédit, la concentration du capital, seuls moyens de maintenir le taux de profit (RoE : *return on equity*) au taux exorbitant de 15%.

On peut considérer que l'État, gérant des intérêts du capital, a organisé le recours massif au crédit, le gonflement des liquidités, encouragé la spéculation pour compenser la baisse du taux de profit dans les activités *productives* par des profits financiers et spéculatifs.

Accroissement du stock de capital fixe

(d'après I. Johsua, *La grande crise du XXIe siècle*, p. 52)

Graphique 4 États-Unis, Sociétés non financières. Logarithme du volume du stock net de capital fixe



Source : États-Unis. BEA, *Fixed assets*. Table 4.2.

E. Le capitalisme a changé

- La crise actuelle est essentiellement une crise financière, une crise de liquidité et de solvabilité du secteur bancaire. [Aglietta, *La crise : Pourquoi on en est arrivé là?* 2008. Lodon, *Jusqu'à quand ?*, 2008].
- Même si on trouve chez Marx des analyses percutantes des dimensions financières de la crise, surtout dans ses observations sur les crises concrètes, il reste qu'il les relativise.
- Même si, à l'arrière plan de cette crise, on retrouve les grandes causalités marxiennes
- *Cependant* le capitalisme n'est plus celui de Marx. L'importance relative du capitalisme industriel ou productif s'est réduite au profit du capitalisme financier. Les profits émergent nettement moins dans les sphères commerciale et industrielle, toujours plus dans la sphère financière, *celle de l'achat et la vente du capital à crédit*. Même si, pour Marx, tout le profit vient de la plus-value, les marxistes doivent reconnaître que la plus-value est « redistribuée » essentiellement sous l'impulsion de la finance et à son profit, ce qui n'était qu'en germe dans les années 1844-1883, que la finance n'est pas seulement « parasitaire », mais qu'elle dirige et impulse plus que jamais* l'économie (au prix de risques croissants pour la société).

Bibliographie

I. Les théories de Marx sur les crises

- *Le Capital*, éd. sociales (dates diverses) ou éd. Gallimard, Pléiade, *Œuvres*, Économie, t. I et II, 1963, 1968. En particulier :
 - Livre 1, les trois premières sections, Chap I à VIII, et septième section, Chap. XXIV-XXV ; Livre 2, Chap I-IV, chap. XVIII, chap. XX-XXI ; L.3, Section III, chap. VIII-XI
- *Le Manifeste du Parti communiste* (avec F. Engels), *Œuvres*, Gallimard, Pléiade, t. I, 1964.
- *Critique de l'économie politique*, L. 1, La monnaie, Moyen de paiement (*in* : *Contribution à la Critique de l'économie politique* Ed. sociales et Pléiade, t.1)
- *Un chapitre inédit du Capital*, Paris, UGE, coll. 10/18, 1971. Partiellement *in* : « Matériaux pour l'économie », Pléiade, t. II, 1968.
- *K. Marx, le capital, les crises* (éd. sociales et Fondation Gabriel Péri, préface de J.M. Harribey, à paraître 2009)
- *Salaires, prix et profit* (1865), Paris, éditions sociales, 1973
- *Théorie sur la plus-value*, éd. sociales, 1974-76, 3 vol., chapitre XVII
- *Karl Marx, les crises du capitalisme*, préface de D. Bensaid, Paris : Demopolis, 2009.

II. Théories marxiennes et analyses des crises

- Michel Aglietta, *La crise : Pourquoi on en est arrivé là ? Comment en sortir ?*, Michalon : Paris, 2008.
- Michel Aglietta et Sandra Rigot, *Crise et rénovation de la finance*, Paris : O. Jacob, 2009.
- Patrick Artus et Marie-Paule Virard, *Globalisation, le pire est à venir*, La Découverte, 2008.
- Patrick Artus, *L'économie politique de la crise*, Flash Natixis, 21 octobre 2008.
- Robert Boyer, Mario Dehove et Dominique Plihon, *Les crises financières*, CAE, La documentation française, Alternatives Internationales, n°20 - Janvier 2005.
- Samuel Bowles, David M. Gordon, Thomas E. Weisskopf, *After the waste land: A democratic economics for the year 2000*, Armonk, N.Y. and London: Sharpe, 1990.
- Pierre Dockès et Bernard Rosier, *Rythmes économiques*, La Découverte, 1983.
- Pierre Dockès, Jean Hervé Lorenzi (éd.), *Fin de monde ou sortie de crise ?* Le Cercles des économistes, Perrin, 2009.
- Gérard Duménil, Dominique Lévy, *Crise et sortie de crise: Ordre et désordres néolibéraux* PUF, Actuel Marx Confrontation : Paris, 2000.
- Gérard Duménil et Dominique Lévy (éd.), *La finance capitaliste*, Actuel Marx, PUF, 2006.
- Henryk Grossman, *The Law of Accumulation and Breakdown of the Capitalist System* (1929), Pluto, 1992.
- Henri Jacot, *Croissance économique et fluctuations conjoncturelles*, PUL, 1976.
- Isaac Johsua, *La crise de 1929 et l'émergence américaine*, PUF, Actuel Marx, 1999.
- Issac Johsua, *La grande crise du XXI^e siècle, une analyse marxiste*, La Découverte : Paris, 2009.
- Michael A. Lebowitz, « Analytical Marxism and the Marxian Theory of Crisis », *Cambridge Journal of Economics*, 18, 2, Avril 1994, pages 163-79.
- Frédéric Lordon, *Jusqu'à quand ? Pour en finir avec les crises financières*, Liber : Paris, 2008.
Capital, Paris : Petite collection Maspero, Œuvres, t. III et IV, 1969.
- Lynn Mainwaring, « Tugan's 'Bubble': Underconsumption and Crises in a Marxian Model », *Cambridge Journal of Economics*; 19, 2, avril 1995, pages 305-21.
- André Orléan, *De l'euphorie à la panique : penser la crise financière*, CEPREMAP, 2009.
- Michael Perelman, *Marx's Crises Theory : Scarcity, Labor, and Finance*, Praeger Publishers, 1987.
- Bernard Rosier, *Croissance et crise capitaliste*, PUF, 2^e éd 1984.
- *Karl Marx, Le Capital et sa crise*, Revue Innovations n°6, Économie, 1997.
- La revue *Actuel Marx*, disponible sur <http://www.cairn.info/revue-actuel-marx.htm> -